

MALENTENDU D'OCCURENCE FRÉQUENTE



*Barnabé (le lendemain d'une soirée de club). — Pourquoi ce saligot de Laurent n'arrive-t-il pas ? Déjà une heure en retard. C'est un dîner gâté.*

*Laurent. — C'est pourtant bien chez moi que Barnabé devait dîner ce soir ! Dire que j'attends depuis une heure.*

LA CASCADE

I

Pimpin Toucas atteignait sa cinquante-deuxième année, lorsqu'après trente ans de bons et loyaux services, il fut admis à faire valoir ses droits à la retraite.

Olympe Toucas était né à Paris d'un maréchal des logis de gendarmerie, originaire de Capentras, et d'une paysanne des environs de Troyes. Sa mère, qui désirait une fille, ne pouvant se faire à l'idée d'avoir un garçon, choisit pour lui le prénom féminin d'Olympe. Elle le choya comme une fille, le laissa grandir avec la robe, ne lui donna pour jouets que poupées et chiffons, prenant soin de tenir hors de sa portée les soldats de plomb et les chevaux à mécanique que lui offrait son père. Elle l'appelait Fifi et l'initiait aux soins du ménage.

A vingt et un ans, Fifi tira au sort et amena un mauvais numéro ; mais, comme il était d'une complexion délicate, un peu myope et un tantinet court de taille, il fut exempté du service militaire.

Alors, avec la protection d'un ami de son père, il obtint un emploi d'expéditionnaire dans les bureaux de la préfecture de la Seine.

Sa mère mourut, puis son père. Seul désormais, pauvre, timide, gauche et laid, il dût refouler en lui-même le trop plein de tendresse dont son cœur débordait. Il demeura célibataire.

\*\*

Sa vie, durant ces trente ans, avait été d'une régularité exemplaire. Toujours levé à la même heure, Fifi, ou plutôt Pimpin, — ainsi que ses collègues avaient coutume de l'appeler, du diminutif masculin de son prénom d'Olympe, — Pimpin raccommodait ses hardes, rangeait son linge, préparait son déjeuner, déjeunait. A onze heures précises, il arrivait à son bureau. La première chose qu'il faisait, après avoir accroché son chapeau, son pardessus et posé son parapluie, était d'effeuiller son calendrier ; puis il passait ses manches de lustrine, époussetait son pupitre, s'assuyait, prenait du beau papier ministre, assujettissait son transparent, et, lentement, soigneusement, proprement, copiait, de sa belle écriture, les minutes rédigées la veille par ses collègues. A deux heures, il mangeait un petit pain. Vers cinq heures, il ôtait ses manches, rangeait son papier et ses plumes, toujours au même endroit, lissant son chapeau haut de forme, donnait un coup de brosse à son paletot, faisait reluire ses bottines, prenait son parapluie et partait. Il dînait au res-

taurant, faisait un tour de boulevard et se couchait à dix heures invariablement.

Le dimanche ou les jours de fête, l'après-midi, il se promenait. Sa promenade favorite était de flâner le long des quais en bouquinant. Quelquefois, il allait écouter la musique au Luxembourg. Quand il pleuvait, il venait entendre les vêpres à Saint-Sulpice. Entendre n'est pas le mot, car il s'endormait dès les premiers psaumes, pour ne se réveiller qu'au coup du *Magnificat*.

Il vécut ainsi pendant trente ans.

\*\*

Pimpin Toucas fit liquider sa pension de retraite qui s'éleva à deux mille francs. Avec les quelques économies qu'il avait réalisées, son existence était assurée.

Il passa son premier jour de liberté à ne rien

faire. Il sortit. Il marcha pendant quelque temps sans penser à quoi que ce soit, machinalement, et fut tout surpris de se trouver à la porte de son bureau. Le second jour, l'ennui le prit. Il fit un somme et bâilla le reste du temps. Le troisième jour, il décida de s'offrir, le lendemain, une petite débauche. Une envie lui était venue tout à coup de s'en aller à la campagne respirer l'air pur, entendre chanter les oiseaux, voir de vrais papillons voltiger sur de vraies fleurs. Il partirait dès le matin, déjeunerait à l'auberge, se coucherait à l'ombre, sur le gazon, essaierait de fumer un cigare, lui qui n'avait jamais fumé, et reviendrait le soir à la fraîcheur.

Le lendemain, dès huit heures, il était dans le bois de Meudon, éprouvant un étrange bien-être à se promener sous la feuillée tendre et nouvelle, à marcher dans l'herbe mouillée, à respirer l'air frais et embaumé du matin. Il se sentait rajeunir et redevenir enfant, et, dans la solitude du bois, tout joyeux et tout regaillard, il se mit à chanter, à sauter, à gambader et à courir comme un écolier qui fait l'école buissonnière. Il déjeuna dans un guinguette, but du picolo et mangea du lapin sauté. Il rentra le soir, absolument satisfait de sa journée et dormit comme un bienheureux.

Le jour suivant, qui était un dimanche, poussé par l'habitude, mais sans entrain et sans conviction, il fit sa promenade habituelle le long des quais. Il prit un livre dans la boîte d'un bouquiniste, le feuilleta, lut des passages, parut s'y intéresser. C'était un ouvrage illustré de nombreuses vignettes et contenant le récit de plusieurs excursions dans les Alpes. Au bout d'un quart d'heure, il fit signe au marchand, débattit le prix du volume et, après avoir obtenu un sensible rabais, l'acheta et s'en fut.

Il rentra chez lui et entreprit la lecture de son livre, s'émerveillant des sites représentés par les gravures. Il retourna plusieurs fois de suite sur les quais et acheta de nouveaux volumes relatifs aux Alpes, au Dauphiné, aux montagnes, etc., qu'il lut ou plutôt qu'il dévora.

Il s'éprit d'un bel amour pour ce pays dont les livres venaient de lui révéler les beautés, et ne rêva plus que pics neigeux, glaciers, lacs, cascades, grottes, torrents, sapins, avalanches, ours et chamois.

Le séjour de Paris lui devint insupportable. La vie au grand air, à la campagne, en pleine nature, voilà ce qu'il lui fallait. Au fait, pourquoi n'irait-il pas habiter en province, par exemple, dans ce beau pays de Dauphiné, où, avec ses 2,000 francs de rentes il vivrait heureux comme un chef de

HEUREUSE PRÉVOYANCE



*Mlle Elise. — Partir à dix heures ! Papa n'a aucune objection à vous voir rester jusqu'à minuit.*  
*Monsieur Alfred. — Mais ça ne me donnerait que deux heures pour vous souhaiter le bonsoir.*